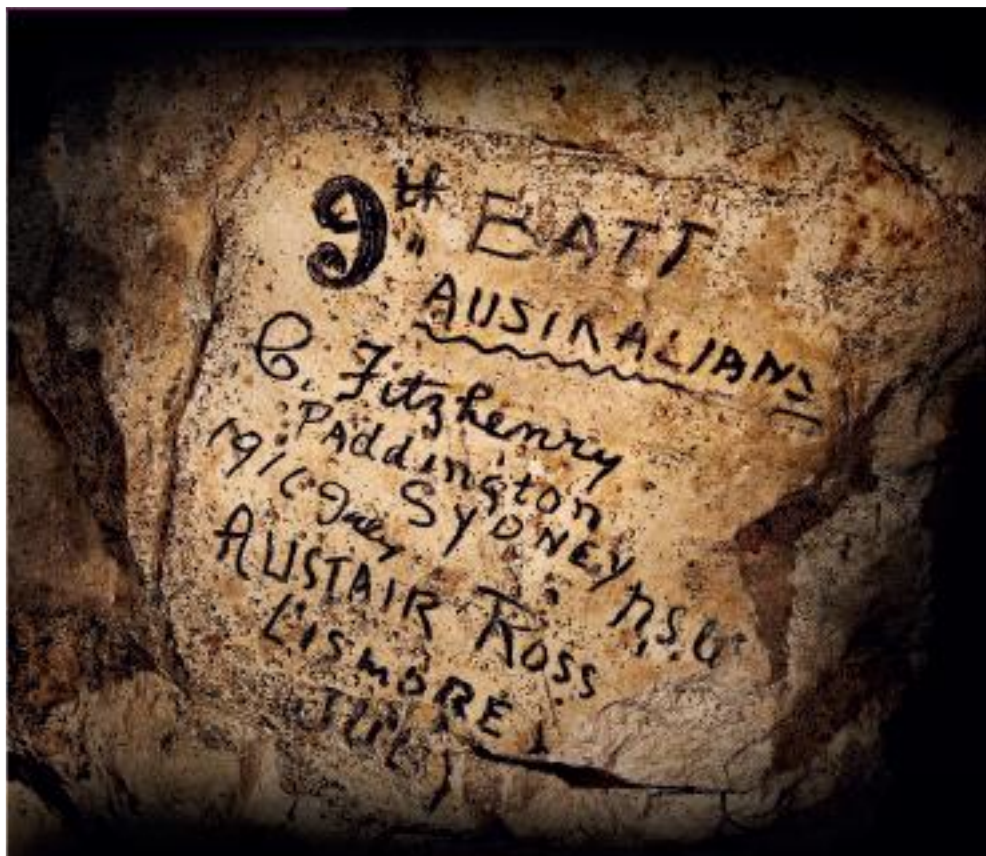




Abbaye de Saint-Riquier – centre culturel
départemental

TRACES SOUTERRAINES DE LA GRANDE GUERRE

Immersion photographique

Dominique BOSSUT, photographe et archéologue à l'INRAP

et Gilles PRILAU, directeur, archéologue Somme Patrimoine
et chef de projet au centre de Ribemont-sur-Ancre

SAINT
Baie de Somme
RIQUIER

somme
LE CONSEIL DÉPARTEMENTAL

ACADÉMIE
D'AMIENS
Liberté
Égalité
Fraternité

Dossier pédagogique réalisé par Coralie TERY

Contact : coralie.tery@ac-amiens.fr

Sommaire

Quels espaces souterrains ?	p.3
Pour quelles disciplines ?	p.4
Que faire en amont ? > contextualiser	p.5
> étudier d'autres traces de la Grande Guerre	p.6
> jouer aux « enquêteurs de l'Histoire »	p.7
Que faire sur place ? > dans l'exposition : observer, classer et analyser les traces	p.8
> participer à un des trois ateliers de médiation culturelle	p.9
> découvrir l'Abbaye de Saint-Riquier, un lieu à l'histoire multiple	p.10
> jeu de piste : retracer l'histoire des habitants de l'abbaye	p.11
Quels prolongements ? > interroger la notion de trace	p.12
> aux origines des arts, le désir de garder trace.....	p.13
> le Land Art : laisser une trace dans le paysage.....	p.14
> l'Arte Povera : des traces révolutionnaires.....	p.15
> performances, happenings... l'éphémère fait art.....	p.16
> Street art, traces et graffitis.....	p.17
> « verba volant, scripta manent » : l'essence de l'art ?	p.18
> vagabondages souterrains	p.19
> souterrains et littérature	p.20



Quels espaces souterrains ?

Cette exposition présente des traces (graffitis, dessins, gravures et même sculptures) laissées par des soldats lors de la Grande Guerre dans des espaces souterrains.

Quelques distinctions

Une **grotte** est un espace souterrain créé naturellement (quand bien même les hommes ont pu l'investir pour différentes raisons). À l'inverse de la grotte, le **souterrain** désigne une cavité au moins partiellement artificielle, creusée et aménagée par l'homme (cave, crypte, tunnel...).

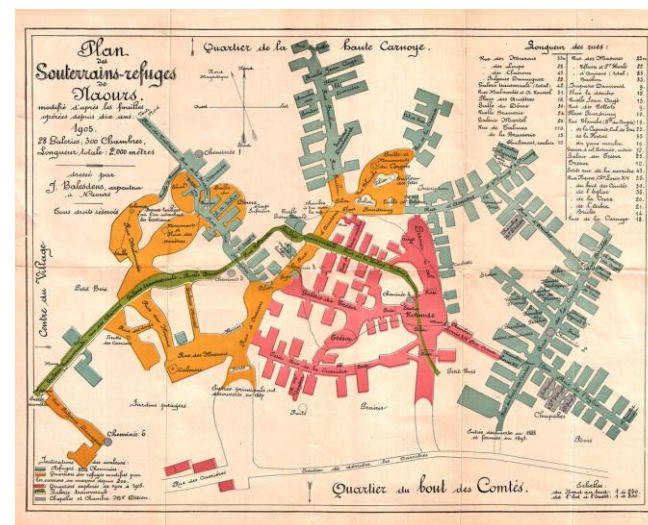
Certains souterrains sont des **carrières**. Lieux d'extraction de matériaux de construction ou de minéraux, les carrières peuvent être à ciel ouvert mais aussi « à flanc de coteau » ou « en fosse » (souterraine ou même sous-marine). C'est le cas des sites de Braye-en-Laonnois (02), Neuville-Saint-Vaast, Rietz (62), Carrière de l'Oise, Dreslincourt, Machemont (60).

Les **souterrains-refuges** désignent des souterrains aménagés prévus notamment pour l'hébergement.

La **muche** est un type de souterrain-refuge communautaire que l'on trouve dans le Nord de la France : creusées dans le sous-sol crayeux afin de protéger les villageois, leurs biens, leurs récoltes en temps de troubles (guerres de religion, guerre de trente ans). Ces souterrains s'étendent ensuite en galeries ou rues bordées de nombreuses salles. Le nom « muche » signifie « cachette » en normand ; en picard, le verbe « much(i)er » est synonyme de « cacher », équivalent de l'ancien français *mucier*. La cité souterraine de Naours en est une, comprenant des lieux d'hébergement mais aussi des salles d'entrepôt.



**Pourquoi ne pas coupler
à la visite de l'exposition
celles des souterrains de Naours ?**
(accompagnement et médiation possibles,
nous contacter)



Source : citesouterrainedenaours.fr

Pour quelles disciplines ?



Sciences de la Vie et de la Terre

L'étude de la nature géologique des roches des souterrains de Naours, (craie) ou des autres souterrains investis par les soldats (pierre calcaire à Neuville-St-Vaast, Machemont, Dreslincourt, Braye-en-Laonnois...) viendra compléter l'approche spiralaire mise en place au collège ou l'étude de la sédimentation en 2de.



Histoire-Géographie

La Grande Guerre est bien entendu une pierre angulaire des programmes d'Histoire en classes de 3ème et de 1ère, et en particulier l'importance de la mémorialisation.

La découverte pratique des traces laissées par les soldats peut se coupler d'une étude géographique de la façon dont l'humain a investi des lieux souterrains.



Français / Langues

La thématique de la trace correspond tout à fait au programme de 3ème ("Se raconter, se représenter") et peut aisément être étudiée en 2de. Outre les recueils (*Paroles de Poilus*), de nombreuses ressources sont disponibles en ligne.

Les traces laissées par des soldats anglophones ou même allemands peuvent être l'occasion pour les élèves de pratiquer ces langues à l'écrit.

Source des images.

SVT : [ici](#) ; HG : [là](#) et pour la lettre de poilu c'est [ici](#)

Que faire en amont ? contextualiser

> **Visiter virtuellement les souterrains** de [Naours](#) ou de [Neuville-Saint-Vaast](#) grâce à la modélisation 3D.

En apprendre un peu plus sur la carrière de [Machemont](#).

> **Situer sur une carte** de la région Hauts-de-France **les différents lieux de fouilles archéologiques** ; effectuer des recherches pour associer à chaque site une nationalité de soldats et le terme spécifique par lequel ils sont désignés :

Naours (80) → Australiens (Diggers)

Neuville-St-Vaast + Rietz (62) → Canadiens (Highlanders)

Braye-en-Laonnois (02) → Américains (Doughboys)

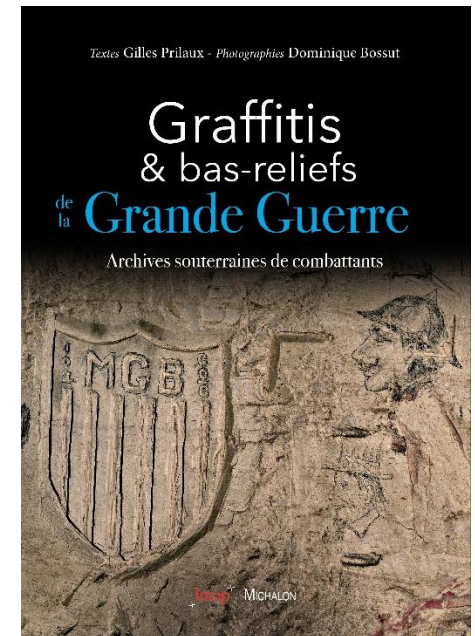
Machemont + Carrières de l'Oise (60) → Français (« Poilus »)

Dreslincourt (60) → Allemands

> **Lire et/ou faire lire** tout ou partie de l'ouvrage *Graffitis & bas-reliefs de la Grande Guerre* de Gilles PRILAUX et Dominique BOSSUT (ed. Michalon), genèse de l'exposition.



Vue modélisée du souterrain de Naours



Que faire en amont ?

étudier d'autres traces de la Grande Guerre

> **Découvrir l'argot des poilus** [ici](#). Créer des ateliers d'écriture autour des niveaux de langue.

Le roman autobiographique, entre réalité et fiction : lire et étudier des extraits de *Voyage au bout de la nuit* de Céline (1932), notamment [celui-ci](#) (la guerre, cette « formidable erreur »).

> Travailler autour de la **mémorialisation**.

Cet [article](#) nous montre que les descendants des Diggers viennent retrouver dans la Somme les traces de leurs ancêtres.

Ce [document](#) élargit les perspectives et pose quelques jalons historiques concernant la mémorialisation.

Comparer différents monuments aux morts, cerner les différents enjeux liés à la mémorialisation. **Imaginer avec sa classe un monument aux morts** (quelle architecture ? quelles inscriptions ?...).

Quels autres lieux de mémoire ?

> Exemple du **Centre d'interprétation Sir John Monash de Villers-Bretonneux**. Le **25 avril**, jour de l'**Anzac Day**, possibilité de programmer une visite couplée à celle de l'exposition (nous contacter).

> La ville d'Abbeville est également chargée d'histoire, et en particulier celle de la Grande Guerre. Vous pouvez également coupler votre visite de l'exposition avec un **parcours dans Abbeville**, proposé par le pôle Patrimoine de cette ville à 8 km de Saint-Riquier. (nous contacter)



Les Patrouilleurs, monument aux morts d'Abbeville, (place du général de Gaulle) ; sculpté par Louis LECLABART (que l'on retrouve en page suivante)

Source (à consulter pour plus de détails et d'autres monuments aux morts samariens remarquables).



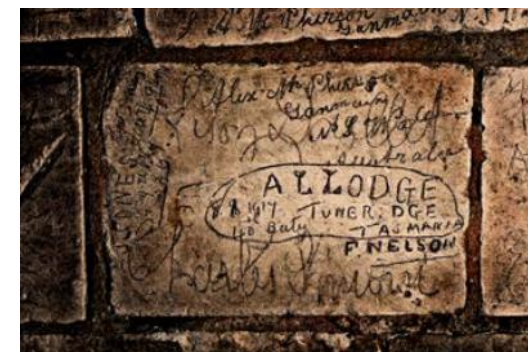
Monument aux morts de Gentioux (23) ; crédits photo : lamontagne.fr

D'autres monuments aux morts qui disent « non » à la guerre [ici](#)

Et si on jouait aux « enquêteurs de l'Histoire » ?

développer l'observation et esprit de déduction

(jeu à mener en amont ; la visite est l'occasion d'en apprendre davantage sur ces traces)



Voici 5 « traces » : le chef indien, le sphinx, le visage, les vers d'un poème et un « cartouche » indiquant une identité.

Retrouvez les **lieux souterrains** où ces traces ont été laissées : Neuville-St-Vaast, Dreslincourt, Naours, Braye-en-Laonnois, Carrière de l'Oise.

Retrouvez les **cinq « auteurs »** de ces traces : Louis LECLABART, M.WITHAM, Arthur Leslie LODGE, Wilhelm HAU, W.F. HOLLAND.

Retrouvez les **nations d'origine** de nos soldats : Allemagne, France, Amérique, Canada, Australie.

Après avoir observé attentivement les traces ci-dessus, vous vous aiderez des indices suivants :

- 1) Les trois figures anthropomorphes sont réalisées par des soldats appartenant au même camp, celui des « Alliés ».
- 2) Le soldat prénommé Arthur est celui qui a parcouru le plus de kilomètres pour combattre.
- 3) Les deux « traces » entourées de végétation se situent dans le même département, même si les soldats qui les ont laissées étaient ennemis.
- 4) L'artiste canadien porte paradoxalement le nom d'un pays européen. La trace qu'il a laissée ne se situe pas en Picardie, et ce n'est pas le sphinx.
- 5) C'est dans l'Aisne que le Doughboy a laissé sa trace.
- 6) L'auteur des vers s'appelle Wilhem HAU mais le nom du soldat qui les a gravés est demeuré inconnu.

Dans l'exposition : observer, classer et analyser les traces

Site archéologique ?	Nationalité des soldats ?	Techniques, matériaux utilisés ?	Présence de devise, insigne ou d'autres symboles ?	Autres remarques sur le contenu ?	Fonction(s) présumée(s) de ces traces ?

On pourra utiliser un tableau de ce type comme support à la visite, de façon à ce que les élèves s'approprient l'exposition et interrogent les traces qu'ils y découvriront.

Quelques remarques :

> Sans tomber dans la caricature, il est possible de repérer des **typologies graphiques spécifiques aux différentes nationalités**.

> De même, **des tendances se dessinent en termes de contenu** : les Américains font souvent preuve de patriotisme, les Allemands préfèrent souvent les traces anonymes, souvent purement signalétiques au contraire des Australiens qui, loin de leur patrie, laissent un maximum de signes qui permettront de les identifier... Les Français quant à eux semblent assez spécialisés dans les dessins divertissants voire érotiques !

> Une **typologie des fonctions des différentes traces** semble également intéressante : fonction pragmatique (exemple des signalétiques), fonction mémorielle (identité, régiment, nationalité...), fonction esthétique voire quasi-magique (?), etc.



Le rêve du poilu.
Buste en demi-relief représentant une femme légèrement vêtue, avec pour titre : souvenir de la légion 5ème cie. Carrière de l'Oise (60)

Sur place : trois ateliers de médiation culturelle

Atelier n°1 : Le décryptage des graffitis.

- Apprendre à observer et déchiffrer un message
- Savoir réaliser des recherches informatiques
- Utiliser l'anglais

Les élèves vont apprendre à déchiffrer quelques graffitis afin de découvrir qui sont ces soldats qui sont venus se battre sur le territoire des Hauts-de-France. Quelles traces ont-ils souhaité laisser durant ce conflit ? Dans un esprit d'enquête, les élèves utiliseront des tablettes tactiles leur permettant de se rendre sur le site internet <https://www.aif.adfa.edu.au/index.html>. Ce site australien recense les immatriculations des soldats de l'époque.

Ainsi, en se mettant dans la peau d'un archéologue, les élèves apprendront qu'à partir d'une trace, il est possible d'établir l'histoire d'une personne, et ainsi de relier cet individu à une histoire commune qui a encore son importance dans notre présent.

Atelier n°3 : Quand les traces s'expriment...

- Écrire une histoire brève à partir d'une image
- Organiser son récit

A partir d'un cliché de l'exposition, les élèves devront raconter une histoire qu'ils inventeront. Les images, les mots seront des indices sur la potentielle histoire du soldat auteur du graffiti. Chacun à sa manière pourra se mettre dans la peau d'un soldat en essayant de comprendre ce que les signes représentent.

Atelier n°2 : Laisser sa propre trace !

- Apprendre à se décrire soi-même
- Synthétiser sa réflexion

A la manière des soldats de la Grande Guerre, en 3, 5 ou 10 mots ou dessins, l'élève devra réaliser son propre graffiti. En se demandant quelles traces, quels mots, quelles images l'élève souhaite graver, il s'agit de réfléchir aux détails qui créent la définition de chacun. En laissant une trace contemporaine, les élèves écriront ou dessineront une partie d'eux-mêmes.

Sur place : découvrir l'Abbaye de Saint-Riquier, un lieu à l'histoire multiple

La visite de l'exposition « Traces souterraines de la Grande Guerre » est bien sûr l'occasion pour les élèves de découvrir ce site exceptionnel qu'est l'Abbaye de Saint-Riquier. Lieu aux vies multiples, **l'abbaye a entre autres servi d'hôpital temporaire pendant la Grande Guerre** :



Saint-Riquier se trouve **en zone armée (ZA)**, c'est-à-dire gérée par le ministère des armées à la différence de zones en dehors du front gérées par le ministère de l'intérieur (ZI). Les bâtiments du petit séminaire de Saint-Riquier étaient à l'abandon depuis fin 1906. Un projet d'hospice pour vieillards était à l'étude. **Dès l'été 14, les autorités militaires font part de leur intention d'utiliser le site**, très vaste, comme hôpital ; celui-ci se met en place au mois de novembre.

Il s'agissait d'un **hôpital temporaire**, ces grands hôpitaux à l'arrière du front qui sont directement dirigés et gérés par le Service de Santé Militaire. Le SSM assure la prévention des maladies, les soins immédiats sur le front, le secours aux blessés, leur évacuation, l'approvisionnement en fournitures...

L'hôpital de Saint-Riquier compte **490 lits**. C'est l'un des plus importants de la Somme qui en compte une quarantaine.

Il est destiné aux **maladies de guerre** : les maladies contagieuses, fièvres, lourdes affections pulmonaires, maladies vénériennes...



On reçoit notamment beaucoup de patients atteints de la typhoïde, grippe, rougeole, diphtérie, scarlatine, varicelle.

Les patients qui sont soignés ici sont tous Français semble-t-il (ou coloniaux), les britanniques disposaient de leur propres hôpitaux. Il y a cependant une **intense activité militaire autour de Saint-Riquier, camp d'entraînement de toutes nations**.

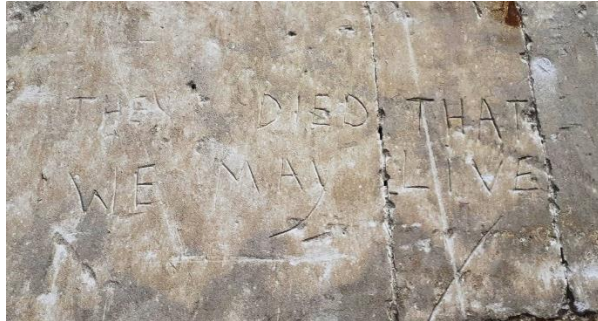
Source des informations et photographies : *L'hôpital militaire temporaire n°37 de Saint Riquier, une structure médicale de l'arrière du front en 14-18*, publié par le Foyer pour tous en 2014 (Archives départementales).

Jeu de piste : retracer l'histoire des habitants de l'abbaye

L'abbaye est elle aussi chargée de mémoire et remplie de traces (jusque dans ses souterrains !).

Chercher les traces suivantes. Photographier d'autres traces.

En choisir une et imaginer un texte narratif l'histoire de cette trace :



« They died that we may live »

- > Journal intime
- > Récit à la troisième personne
- > Dialogue entre deux personnages
- > Narration ultérieure (le personnage raconte son histoire des dizaines d'années plus tard)

...

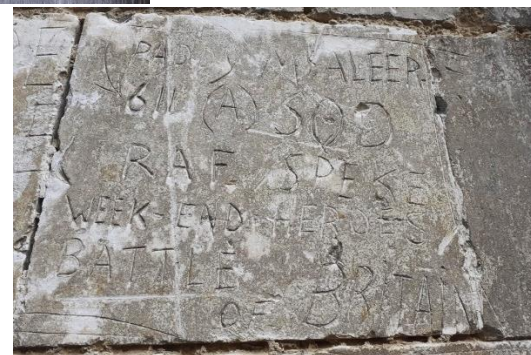


- > Qui a pu laisser cette trace ?
- > Pour quelle(s) raison(s) ?
- > Pourquoi à ce moment-là ?

...



Un soldat allemand



Après la visite : autour de la notion de trace

> Questionner la notion. Qu'est-ce qu'une trace ?

Trouver des mots de la même famille (tracer, retracer, tracé), des expressions associées au mot (« ne pas laisser de trace », « trace indélébile »...), des synonymes (empreinte, marque, vestige, écho, témoignage...).

Qu'est-ce qui peut faire trace ? (exemples multiples et divers : écrire une thèse universitaire, tenir un blog, faire des enfants...).

> **Distinguer les traces volontaires et involontaires** et aborder avec les élèves les « traces numériques » et la maîtrise de celles-ci. Voir à ce propos cette page [eduscol](#).

> **Elargir le regard**. Tout ce qui est créé par l'homme n'est-il pas d'une manière ou d'une autre la trace d'un passage sur cette terre ? Les productions artistiques, en tant que créations au sens fort du terme, ne sont-elles pas traces par excellence ?

> **Découvrir des œuvres mettant en jeu la notion de trace**, par exemple :

Le Dejeuner sous l'herbe de Daniel SPOERRI (1983-2016).

Plus d'informations concernant cette œuvre très particulière sur le [site](#) de l'INRAP.



Aux origines des arts, le désir de garder trace...

> **Convoquer la figure mythologique de Mnémosyne** (du grec ancien : Μνημοσύνη / Mnêmosúnê). D'après Hésiode, elle serait la déesse grecque de la mémoire ; la création du langage lui serait attribuée. Fille d'Oùranos et de Gaïa, elle est l'une des douze titans et titanides. Des neuf nuits qu'elle passa avec Zeus naquirent neuf filles, les Muses des sciences, des arts et des lettres : Calliope, Clio, Érato, Euterpe, Melpomène, Polymnie, Terpsichore, Thalia et Uranie.

> **Convoquer le mythe de la fille de Dibutade**, raconté par Pliny l'Ancien dans son *Histoire naturelle* (vers -77). Le potier Butadès de Sicyone (Dibutade), vivant à Corinthe, aurait découvert le premier l'art de modeler des portraits avec de l'argile, et ce grâce à sa fille qui était amoureuse d'un jeune homme. Ce jeune homme partant pour l'étranger, elle entoura d'une ligne l'ombre de son visage projetée sur le mur par la lumière d'une lanterne. Son père fit un relief avec de l'argile appliquée dessus et le mit à durcir au feu avec le reste de ses objets faits avec de la terre. Ce mythe a inspiré une très belle page à Pascal Quignard dans *La nuit sexuelle* (2007, éd. Flammarion) dont voici un extrait :



Mosaïque murale représentant Mnémosyne, II^e siècle, musée archéologique de Tarragone, Espagne.



Bartolome Esteban MURILLO,
L'origine de la peinture, 1665, huile sur toile,
1,15 x 1,69m, Bucarest, Musée National d'Art.

Elle tient la flamme dans la main gauche. Dans la main droite elle tient le charbon. La fille de Dibutade ne regarde pas son amant qui s'en va. Elle se penche au-dessus de sa tête pour inscrire la ligne que trace son ombre sur le mur.

La fille de Dibutade est atteinte de desiderium. [...]

L'art cherche quelque chose qui n'est pas éloigné de la mort ou qui, en quelque sorte, appartient à sa nuit. [...]

Le désir est l'appétit de voir absent.

L'art voit absent.

La jeune fille voit absent celui qu'elle aime. Elle anticipe son départ, elle imagine sa mort : elle désire cet homme.

le *land art* : laisser une trace dans le paysage

Courant d'art contemporain né dans les années 60, le Land Art se caractérise par des installations en plein air, voire des interventions sur la nature elle-même. Les œuvres de land art sont par essence *in situ*. Soumises aux intempéries, à l'érosion, elles sont éphémères (ou tout au moins évoluent au fil du temps). La photographie, la vidéo permettent alors d'en garder trace. Voici quelques exemples :



Spiral Jetty de Robert SMITHSON (1970), 4,6mx460m, Salt Lake, Utah.

Sans doute la plus emblématique des œuvres de *land art*, symbole universel lié au culte solaire et à l'infini, cette « Jetée en spirale » est en mouvement perpétuel. Exemple de la fragilité des œuvres de land art, elle a momentanément disparu avant de refaire surface (pour approfondir, voir [ici](#) cet article du Courrier international).

Le nid de NILS-UDO (1978)

Il existe plusieurs versions de ce nid humain, aux confins du *land art* et de l'*arte povera*. Lieu sculptural par excellence, le nid est autant un habitat qu'un espace social. Dans l'imaginaire collectif, le nid est lieu de protection, de rassemblement, de vie, mais aussi un lieu de recueillement, de contemplation ou de méditation. Les grandes dimensions augmentent leur puissance poétique. Ils apparaissent comme des cabanes, des refuges, ouvrant une dimension fictionnelle où chacun peut se projeter.



Nancy HOLT, Sun tunnels, 1973, 4 tubes de béton de 5,4m x 2,75m, désert du Grand Bassin, Utah.

Chaque tunnel est percé de trous, dessinant les motifs de quatre constellations : le Dragon, Persée, la Colombe et le Capricorne. Ces trous projettent des points lumineux sur l'intérieur sombre des tunnels. D'après l'artiste, « il s'agit d'une inversion de la relation ciel/terre - amenant le ciel sur la terre ».

***l'arte povera* : des traces révolutionnaires**

Attitude plus que mouvement, l'« art pauvre » s'est développé dans l'Italie des années 60, en réaction à l'américanisation, à la société de consommation et à l'industrialisation du monde de l'art. Art modeste par définition, il joue de la trace comme moyen de lutte, de « guérilla » :



Giovanni ANSELMO, *Senso titolo (Struttura che mangia l'insalata)*, 1968, Granit, fils de cuivre et laitue fraîche ; 70 x 23 x 37 cm.

Cette œuvre quasi-manifeste de l'*arte povera* repose sur l'opposition des matériaux qui sont ici assemblés et maintenus en équilibre. Le contraste entre les deux blocs de granit (matériau souvent utilisé dans l'art funéraire), et la laitue fraîche (changée fréquemment !), signe de vitalité, souligne l'effet de l'altération du temps et la fragilité du monde vivant. L'œuvre, en permanente mutation et détérioration, prend également une dimension humoristique en apparaissant comme une grande bouche vorace qui engloutit sa ration quotidienne.

Plus d'informations sur l'*arte povera* et cet artiste [ici](#).

L'artiste **Giuseppe PENONE** a questionné la notion de trace, d'empreinte tout au long de son œuvre, d'abord en s'intéressant au monde végétal puis au corps humain. Ce [blog](#) présente son œuvre de façon plus détaillée.

***Palpebra [Paupière]*, 1989, fusain fixé sur toile, 218 × 714 cm** Centre Pompidou, Musée national d'art moderne. ➡

Il s'agit d'un agrandissement des réseaux capillaires de la paupière de l'artiste, voulant garder trace, par le fusain, de son propre regard.



***Propagazione (détail)*, 2012, encre typographique sur onyx à partir d'une empreinte de doigt, 96×96 cm.** ➡

Les cercles concentriques émanant de l'empreinte digitale rappellent les ondes de l'eau ou encore les anneaux de croissance visibles dans les troncs d'arbre. Qu'il s'agisse de la sève dans les nervures ou du sang dans les veines, la trace tente ici de restituer, de fixer le flux vital.



Performances, happenings... l'éphémère fait art

Le terme « performance » provient de l'anglais *to perform* signifiant à la fois « exécuter, réaliser, effectuer » mais aussi « interpréter ». La performance artistique est donc à la fois accomplissement d'une action - souvent d'une interaction - mais aussi comme une manière particulière de (se) mettre en scène. Mettant en jeu le corps, elle est un art éphémère qui s'inscrit dans le temps et non dans la matière, une expérience continue qui mêle le programmé et l'imprévu, en une recherche perpétuelle de la relation Art-Vie. Avec des mouvements comme Fluxus ou encore le Body Art, l'œuvre d'art prend alors la forme d'un *work in progress*, elle devient stratégie, énergie, parcours, et porte désormais sur le cheminement plutôt que sur le but en soi de l'œuvre. L'art devient alors une expérience de connaissance de soi, une manière de vivre.



Yves KLEIN, *Anthropométries de l'époque bleue*, 1960 ; Pigment pur et résine synthétique sur papier monté sur toile 155 x 281 cm

Les anthropométries sont le résultat de performances réalisées en public selon la technique dite des « pinceaux vivants ». Klein propose ainsi une œuvre dans laquelle se confondent sujet, objet et médium, et qui « re-présente » littéralement la trace d'une présence du modèle sur le tableau.

Une vidéo de cette performance [ici](#).



Joseph BEUYS, *I like America and America likes me (Coyote)*, 1974.

L'artiste va passer trois jours avec un coyote sauvage. Cette performance, qui comporte une part de jeu avec l'animal, va fonder sa mythologie personnelle.

La performance devient le lieu d'une action presque chamanique, interrogeant la dialectique entre Nature et Culture. Pour approfondir c'est [ici](#).

Du 14 mars au 31 mai 2010, le MoMa a accueilli la première rétrospective de l'artiste. À cette occasion, Abramovic se tenait assise sur une chaise, silencieuse et immobile. Les visiteurs pouvaient s'asseoir en face d'elle aussi longtemps qu'ils le souhaitaient. Il se créait chaque fois entre le visiteur et l'artiste une communication personnelle, exclusive, sans paroles. Sans manifester le moindre affect mais le regard concentré, elle parvenait à provoquer une réaction chez chacun de ceux qui prenaient place en face d'elle, devenant ainsi le miroir de leurs sentiments.



Marina ABRAMOVIC, *The artist is present*, 2010.

Street art, traces et graffitis

À l'origine art éphémère, *in situ*, en réaction à la sacralisation des œuvres dans les galeries et les musées (comme d'ailleurs les mouvements vus précédemment), les artistes de *street art* cherchent également à laisser la trace d'un passage en milieu urbain :



Ernest PIGNON-ERNEST, *Rimbaud*, 1978, sérigraphie sur papier journal, Paris.

Plus près de nous, à Abbeville, à quelques kilomètres de Saint-Riquier, des œuvres de street art fleurissent également :

Actuellement un bâtiment entier du quartier des Platanes est investi par les artistes de street art, cet espace éphémère, nommé Transition, sera bientôt ouvert à la visite, plus d'informations [ici](#)



ZEKO et WOZER (Association « Rentre dans l'Art ») ont réalisé cette fresque hommage à Alfred MANESSIER, transformateur électrique rue St-Gilles



Eduardo KOBRA, *Warhol and Basquiat*, 2018, bombe aérosol, Brooklyn (New-York).



GUMO en pleine création (source : FTV)



C215 a rendu récemment hommage à GERICAULT (*La Monnaie de l'envie*, vers 1820), place de la Gare à Abbeville.

« Verba volant, scripta manent » : l'essence de l'art ?

Si les mots, les pensées, les vies et les êtres s'envolent, les écrits, mais aussi les photographies, les enregistrements et toutes sortes de traces numériques restent, fixant l'éphémère, gardant mémoire de l'instant fugace, unique et irremplaçable.



Oscar MUÑOZ, *Narciso [Narcisse]*, 2001
Vidéo 4/3, couleur, son,
3 minutes.

On pourra proposer aux élèves :

- > de lister tout ce qui leur semble à la fois précieux et fugace (en s'appuyant sur les exemples précédents : l'identité, la présence, les sentiments, la nature...)
- > de s'inspirer des mouvements/artistes/mediums pour imaginer une production artistique (individuellement, par petits groupes ou collectivement) qui garde trace de l'éphémère.
- > réaliser cette production ainsi qu'une note d'intention.

Quelques exemples de liens possibles avec les programmes :

- > En Français : le *tempus fugit*, le *memento mori* dans la poésie baroque (2de) ou romantique (cycle 4 ; 1^{ère}).
- > En Philosophie : « L'existence humaine et la culture »
- > En SVT : « La planète Terre, l'environnement et l'action humaine » en cycle 4.
- > En spécialité Histoire des arts : « Les matières, les techniques et les formes : production et reproduction d'œuvres uniques ou multiples »

Oscar MUÑOZ, *Línea del destino [ligne du destin]*, 2006,
vidéo sans son, 1m54



Vagabondages souterrains

La symbolique du souterrain peut également être exploitée : objet de fantasmes, le souterrain est présent dans de nombreuses légendes, connotant à la fois le secret, la mort et l'éternité.

À la fois cavité et trouée, matrice originelle et violence destructrice, l'imaginaire associé au souterrain est multiple.



Grotte de Lascaux (source de l'image)



Jan BRUEGHEL L'ANCIEN, *Orphée aux Enfers*, 1594,
27cm x 36cm, huile sur cuivre,
Galerie des Offices, Florence.

Souterrains et littérature... reconnaissez-vous les auteurs ? les œuvres ?

Extrait 1 : On pourrait dire que, depuis dix siècles, le cloaque est la maladie de Paris. L'égout est le vice que la ville a dans le sang. L'instinct populaire ne s'y est jamais trompé. Le métier d'égoutier était autrefois presque aussi périlleux, et presque aussi répugnant au peuple, que le métier d'équarrisseur, frappé d'horreur et si longtemps abandonné au bourreau. Il fallait une haute paye pour décider un maçon à disparaître dans cette sape fétide; l'échelle du puisatier hésitait à s'y plonger; on disait proverbialement: descendre dans l'égout, c'est entrer dans la fosse; et toutes sortes de légendes hideuses, nous l'avons dit, couvraient d'épouvante ce colossal évier; sentine redoutée qui a la trace des révolutions du globe comme des révolutions des hommes, et où l'on trouve des vestiges de tous les cataclysmes depuis le coquillage du déluge jusqu'au haillon de Marat.

Extrait 3 : Maintenant, autour d'eux, la vie souterraine grondait, avec le continuel passage des porions, le va-et-vient des trains, emportés au trot des chevaux. Sans cesse, des lampes étoilaient la nuit. Ils devaient s'effacer contre la roche, laisser la voie à des ombres d'hommes et de bêtes, dont ils recevaient l'haleine au visage. [...] Ils allaient toujours, elle silencieuse à présent, lui ne reconnaissant pas les carrefours ni les rues du matin, s'imaginant qu'elle le perdait de plus en plus sous la terre ; et ce dont il souffrait surtout, c'était du froid, un froid grandissant qui l'avait pris au sortir de la taille, et qui le faisait grelotter davantage, à mesure qu'il se rapprochait du puits. [...] La clarté rougeâtre des trois lampes à feu libre, découpant de grandes ombres mouvantes, donnait à cette salle souterraine un air de caverne scélérate, quelque forge de bandits, voisine d'un torrent.

Extrait 2 : L'immense caverne du Mammoth, dans le Kentucky, offrait bien des proportions gigantesques, puisque sa voûte s'élevait à cinq cents pieds au-dessus d'un lac insondable, et que des voyageurs la parcoururent pendant plus de dix lieues sans en rencontrer la fin. Mais qu'étaient ces cavités auprès de celle que j'admirais alors, avec son ciel de vapeurs, ses irradiations électriques et une vaste mer renfermée dans ses flancs ? Mon imagination se sentait impuissante devant cette immensité.

Toutes ces merveilles, je les contemplais en silence. Les paroles me manquaient pour rendre mes sensations. Je croyais assister, dans quelque planète lointaine, Uranus ou Neptune, à des phénomènes dont ma nature « terrestre » n'avait pas conscience. À des sensations nouvelles il fallait des mots nouveaux, et mon imagination ne me les fournissait pas. Je regardais, je pensais, j'admirais avec une stupéfaction mêlée d'une certaine quantité d'effroi.

Extrait 4 : Il est écrit qu'on n'entre pas dans le Royaume des Cieux, si l'on ne se fait pas semblable à un petit enfant. Jamais parole d'Evangile ne s'est appliquée plus littéralement. La grotte ne m'apporte pas seulement le fondement imperturbable sur lequel je peux désormais asseoir ma pauvre vie. Elle est un retour vers l'innocence perdue que chaque homme pleure secrètement. Elle réunit miraculeusement la paix des douces ténèbres matricielles et la paix sépulcrale, l'en deçà et l'au-delà de la vie.

1) Victor HUGO, *Les Misérables*, 1862.
2) Jules VERNE, *Voyage au centre de la Terre*, 1864.
3) Emile ZOLA, *Germinal*, 1885.
4) Michel TOURNIER, *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, 1967.